

Friedrich Edelmayer. *Söldner und Pensionäre. Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*

Monique Weis

Citer ce document / Cite this document :

Weis Monique. Friedrich Edelmayer. *Söldner und Pensionäre. Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 83, fasc. 2, 2005. Histoire médiévale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 596-597;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2005_num_83_2_7261_t1_0596_0000_2

Fichier pdf généré le 17/04/2018

L'intérêt de la traduction de Ton Osinga et Chris Heesakkers réside dans sa volonté de rendre le texte accessible à un public encore plus large. L'introduction historique est sommaire mais claire, tout comme l'iconographie, les identifications des personnages cités et les notes – fort lapidaires. Les éditeurs ne se sont pas servis du manuscrit original et ils ont dépouillé les éditions précédentes de leurs exégèses et pièces justificatives ; la bibliographie elle-même n'est pas exhaustive. L'ouvrage n'innove donc pas, il sera néanmoins bien-venu des lecteurs néerlandophones. – Julie VERSELE.

Friedrich EDELMAYER. *Söldner und Pensionäre. Das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*. Wien/München, Verlag für Geschichte und Politik/R. Oldenbourg Verlag, 2002 ; un vol. in-8°, 318 p. (STUDIEN ZUR GESCHICHTE UND KULTUR DER IBERISCHEN UND IBEROAMERIKANISCHEN LÄNDER, 7). – Cette thèse d'habilitation défendue à l'Université de Vienne décortique les relations multiples et systématiques que Philippe II d'Espagne entretient avec certains personnages influents dans le Saint Empire. Plusieurs raisons poussent le « roi catholique » à entourer ces princes, conseillers ou encore chef militaires de ses soins diplomatiques et financiers : la nécessité de ménager, malgré des tensions évidentes, la branche autrichienne des Habsbourg ; la volonté de faire contrepoids, grâce à d'habiles alliances avec les Allemagnes, aux ambitions françaises et, enfin, le besoin croissant en capitaines et en mercenaires de qualité pour les guerres contre le Turc, puis contre les « rebelles » des Pays-Bas.

Friedrich Edelmayer, déjà auteur d'une étude consacrée à la politique italienne de l'Espagne et éditeur de deux ouvrages collectifs sur les interactions entre Empire et Espagne au XVI^e siècle, identifie plusieurs couches au sein du vaste réseau d'influence de Philippe II en Empire. Trois centres hormis Madrid font figure de « nœuds » dans la « toile » des relations multilatérales : la cour impériale à Vienne, respectivement à Prague, Milan, où résident les gouverneurs généraux chargés d'administrer les Italiennes, et enfin, Bruxelles, siège du gouvernement central des Pays-Bas. Ces plaques tournantes sont reliées entre elles par un flux constant de correspondances, de nouvelles et d'instructions.

L'auteur centre toutefois son analyse sur le premier pôle, au détriment des deux autres, en mettant en évidence le rôle de l'ambassadeur espagnol, légat permanent de Philippe II auprès de l'Empereur et principal intermédiaire pour la plupart des États du Saint Empire. Cette vision partielle repose sur le choix des sources inédites : Friedrich Edelmayer a dépouillé un nombre impressionnant de documents, dans une trentaine de dépôts autrichiens, allemands et espagnols ; il ne s'est pas intéressé aux archives italiennes ni au fonds de la Secrétairerie d'État allemande à Bruxelles. Plutôt que de chercher à dresser un tableau exhaustif de la « *Reichspolitik* » de Philippe II, son ouvrage veut en mettre à nu les mécanismes et les buts, un défi qu'il relève d'ailleurs avec cohérence dans l'argumentation et élégance dans le style.

Friedrich Edelmayer commence par expliciter certains concepts susceptibles d'induire le lecteur en erreur, parmi lesquels « pensionnaire » et « réseau ». Après une brève présentation des antécédents historiographiques de son sujet, il s'interroge sur un élément de contexte souvent sous-estimé dans les travaux d'histoire diplomatique, à savoir les représentations et stéréotypes qui grèvent l'attitude à l'égard de l'« autre ». Pour une fois, l'accent n'est pas mis sur les avatars allemands de la « *leyenda negra* » mais sur l'image pour le moins mitigée que les Espagnols ont du Saint Empire et de ses habitants : climat désastreux, cherté des prix, tendance à l'hérésie et ivrognerie généralisée. Il n'est pas étonnant que les hauts dignitaires au service de Philippe II rechignent à s'y rendre en mission...

Les parties suivantes sont consacrées aux différents types d'Allemands que le roi d'Es-

pagne gratifie de ses attentions. Des conseillers impériaux de la trempe d'un Georg Sigmund Seld ou d'un Adam von Dietrichstein défendent ouvertement les intérêts espagnols auprès de l'Empereur et tiennent Madrid au courant des dernières nouvelles allemandes. Philippe II le leur rend bien par de généreuses pensions ou encore par des promotions au sein de l'ordre de la Toison d'or. Les relations particulièrement amicales avec la très catholique maison de Bavière font l'objet d'un chapitre à part entière : si le duc régnant Albert V se contente de veiller au maintien de la « bonne correspondance », ses fils n'hésitent pas à se faire rémunérer pour leur aide lors du recrutement de troupes en Empire. Les cadeaux offerts aux Wittelsbach à l'occasion de naissances ou de mariages sont particulièrement luxueux, le roi d'Espagne attachant beaucoup d'importance à ces alliés de choix dans le cadre de la lutte anti-protestante.

Une troisième catégorie de « serviteurs », illustrée entre autres par Éric II de Brunswick-Lunebourg, réunit des chefs militaires qui, bénéficiant de pensions s'élevant à plusieurs milliers de florins par an, prennent vraiment les armes au nom de Philippe II. La diplomatie espagnole préfère évidemment traiter avec les défenseurs du catholicisme en Empire, mais elle ne néglige pas non plus les princes luthériens modérés, surtout si ceux-ci peuvent lui être utiles par les réserves militaires de leurs territoires ou par leur influence sur l'« opinion publique » allemande. C'est ainsi que Julius de Brunswick-Wolfenbuttel, Auguste de Saxe et les électeurs de Brandebourg font l'objet d'attentions particulières. Cette stratégie puise aussi dans l'aversion commune à l'égard des calvinistes et dans la conviction partagée qu'il faut se protéger à tout prix contre ces semeurs de troubles. Le dernier chapitre passe en revue les étapes successives de la levée de lansquenets, montrant qu'à chaque stade la lourde administration militaire doit pouvoir compter sur des connivences et des appuis dans les Allemagnes.

Friedrich Edelmayer clôt son ouvrage par un index onomastique, une bibliographie étendue – quoique reprenant surtout des titres allemands et espagnols –, et d'un résumé pour les lecteurs hispanophones. On peut regretter qu'il s'attarde si peu sur la Révolte des Pays-Bas et sur ses répercussions en Empire, pourtant révélateurs d'enjeux politiques et confessionnels majeurs. On ne peut pas lui reprocher d'avoir manqué à son objectif : tendre un miroir à la fois fidèle et intelligent à la politique impériale de Philippe II à travers l'analyse d'un réseau d'influence des plus complexes. – Monique WEIS.

Histoire économique et sociale – Economische en sociale geschiedenis (XVI^e-XVII^e s./e.)

Pierre JEANNIN. *Marchands d'Europe. Pratiques et savoirs à l'époque moderne*. Paris, Editions Rue d'Ulm, 2002 ; un vol. in-8°, 468 p. Prix : 34,07 EURO. – On attendait, on attend toujours et l'on espère ne pas avoir trop à attendre, le troisième volume d'*Ars Mercatoria*. Des disciples et amis de Pierre Jeannin ont, cependant, eu l'excellente idée de rassembler plusieurs de ses écrits qui forment la suite d'un précédent, daté de 1996, intitulé de la même façon mais avec un sous-titre différent : *Espaces et trafics à l'époque moderne*¹. En fait, les contenus se recoupent aisément, notamment ici avec les articles sur la configuration du commerce européen et international ou les études régionales. C'est l'indication

1. Ce volume est numéroté comme le troisième d'*Ars Mercatoria*, d'une manière qui n'est pas heureuse, parce qu'il ne prend pas réellement la suite des deux premiers consacrés à la production livresque du XVI^e puis du XVII^e siècle. C'est la raison pour laquelle je parle d'un troisième (vrai) volume à venir à propos de celui qui traitera des manuels du XVIII^e siècle.